

"Résoudre l'énigme était plus facile
que de déchiffrer une écriture inconnue
mais j'y ai dépensé autant d'énergie
qu'il fallait à la plante pour produire le venin
Et pourtant ce poème a failli ne pas exister" (p. 18)

Soyons franc : très souvent, dans ce sobre et net recueil, il m'arrive de ne pas comprendre de quoi cette jeune (36 ans, premier livre) poète (d'origine slovaque) me parle. Mais je sais qu'elle nous parle, et avec une force peu commune : il y a quelque chose qu'elle souhaite passionnément qu'on l'entende dire. Ce que nous pourrions comprendre de ce qu'elle confierait semble lui importer extraordinairement. Elle veut moins habiter nos esprits que nous rendre habitable ce qu'elle trouve d'irrésistible à exprimer. Le lecteur a la très singulière impression qu'on fait courtoisement, mais très intensément, le siège de son entendement : cette voix pourrait littéralement mourir de ne pas faire entendre ses prises de décision ou le trait absolu de sa préférence vitale. Si nous ne partageons pas ce qui l'anime, n'interceptons rien de ce qu'elle révèle, *si elle nous reste indicible, alors comment pourra-t-elle espérer chanter juste ?*

Car pour encourager et défendre une poésie philosophique, il suffit d'admettre et apprécier que *la pensée chante*. Ça a un prix, bien sûr, que la philosophie n'aime pas payer : chanter, pour la pensée, c'est renoncer à la vérité (comme d'ailleurs à la fausseté : on ne juge ni à tort ni à raison en chantant), au profit de la conviction, de l'intensité, de l'affect partagé ou non. Mais ça a un formidable mérite : *la pensée, bien sûr, y acquiert une voix*. La pensée, qui est un essai de représentation de relations possibles, un exercice intérieur continué de mise en rapports, trouve dans cette voix le souffle même de vie dont son abstraction native rêvait. Ainsi, dans la "poésie philosophique", *la pression propre de la vie obtient comme un visage*, qui peut alors nous confier quelque chose. Quelque chose à la fois d'elle (la vie, la plus commune des aventures) et de lui (le visage, le plus intime des masques). Une pression par exemple malheureuse et magnifique, comme celle, unique et vaine, de la sève dans une souche fraîche :

"Les souches d'arbres s'arrêtent à la hauteur des chevilles ; inertes, les racines ne dérangent plus personne sous la terre.
La sève qui montait jusqu'au sommet de l'arbre comme un singe bien musclé, s'évapore très lentement. On dirait une âme que personne ne voit s'envoler et rejoindre les nuages, ces pleureuses inassouvies" (p. 34)

"*Matin sur le soleil*" est un titre indécidable, irritant, et comme auto-destructeur, mais il réussit tout de suite son coup : figurer l'impossible. Car s'il y a bien matin *sous* le soleil (et par lui), il n'y en a pas (pas plus d'ailleurs que de midi ou de soir) sur lui : il n'y a pas de point du jour sur l'astre même qui le cause,

aucune journée ne commençant ni ne se finissant à la source de toutes. Mais justement, s'il n'y a rien de nouveau sous le soleil (parce que nos matins ne savent qu'y recommencer indéfiniment des journées), c'est aussi que nos vies dès l'aube - à l'heure, comme au crépuscule, de l'ombre la plus longue - font le point, se ressaisissent d'elles-mêmes, se reprennent en charge, et donc réintroduisent en elles l'ombre de ce qu'elles ont déjà vécu : leur nécessaire fidélité à elles-mêmes les obscurcit.

"Matin après matin, tu finis par te souvenir de toi-même, mais sache que cela ne t'emmènera jamais nulle part. Les souvenirs sont comme un miroir qui aurait préféré devenir fenêtre. (...)

La valeur de certains désirs, c'est d'être aussi irréalisables que le matin sur le soleil" (p. 28)

Pas de *matin sur le soleil* signifie donc peut-être : pas de *pur lever dans la conscience*, elle qui date au mieux de son premier souvenir et ne peut donc que chanter, sans pouvoir la lever, l'énigme qu'elle est pour elle-même. Toute présence se prend en route ou rien : elle ne peut se dépêtrer de son propre élan, comme un conatus grandiose et maudit.

Comme on demande à un discours prétendant énoncer ce qui est d'être vrai, on demande à une parole souhaitant seulement chanter les éléments de la vie d'être sensée. Mais **le sens, d'où vient-il en poésie ?** Notre poète sait d'où il ne vient pas : des choses ("*L'onde ne devient pas un mot, ce n'est pas une chenille*", p. 31), des signes fraîchement écrits ("*J'ai parlé à la trace irrégulière, sinuose/ du graphite/ J'ai caressé sa face poussiéreuse, / frôlé de mes lèvres les lignes sur le papier/ Avant de comprendre mon erreur*" p. 16), des mots perdus et retrouvés ("*Les mots sont les souvenirs/ des hommes oubliés/ depuis longtemps/ Comment avaient-ils su/ ce qu'aujourd'hui je ressens/ Quelle clairvoyance !*" p. 20), mais pas davantage des mots à venir ("*Parmi les mots inexistant/ il a fallu distinguer ceux/ qui n'existeront jamais/ Je me suis appliquée/ pour ne décevoir personne/ mais la liste reste toujours/ incomplète*" p. 21). Mais alors qu'est-ce qu'une ligne de poésie sensée ? Car ce petit livre regorge de formules de présence neuve et juste :

"Personne ne s'intéresse/ à ce que ressent le vent/ Sauf peut-être les marins/ avec leurs voiles enflées/ comme des sous-vêtements féminins" (p. 15)

"Les nouveau-nés haussent la température du monde" (p. 22)

"Le squelette, mon frère intérieur/ est parmi tous mes frères le plus sage" (p. 23)

"Tu veux quitter les hommes pour toujours. La vague aussi fuit la mer, mais elle y revient à chaque fois. Puis il est des jours où elle n'essaie même plus" (p. 27)

"Les arbres se déracineraient sûrement s'ils pouvaient comme toi sentir l'odeur de leur enfance" (p. 35)

Ces cinq brefs extraits pris presque au hasard n'ont pas de lien entre eux, mais ont bien un même ressort, ou déclic de leur pouvoir évocateur : à chaque fois, un *dédoublement énigmatique entre êtres physiques et êtres pensants* (respectivement : voiles/marins, choses/bébés, squelette/fratrie, vague/ermite, arbres/âmes

nostalgiques) paraît, comme, précise-t-elle, l'équivalent d'une vision binoculaire (une espèce de phonation bipharyngée !), pouvoir restituer, par effet de profondeur, *une tierce dimension native, à la fois pré-physique et pré-pensante* :

*"Si j'avais deux bouches tout comme j'ai deux yeux,
je parlerais peut-être une langue à trois dimensions
Peut-être que je saurais prédire l'avenir
Lire dans tes pensées
Calculer à haute voix
L'écart entre le carré et le cube
de Pandore"* (p. 19)

Ce *cube de Pandore*, magnifique berceau du mal enfin saisi en 3D, dans son bâti premier, est, comme nombre d'images de cet étonnant recueil, une *experte énigme*. Comme un prêtre (au contraire d'un savant) nous émeut parfois de ce qu'il croit savoir, un poète (au contraire d'un philosophe) nous émeut de ce qu'il pense ignorer : tout ce qu'il sait, c'est que le vestiaire de ses formes est infiniment douloureux. Son chant, comme ici, est paradoxal comme une rumeur confidentielle ou un hurlement diplomatique. Même lorsqu'elle figure merveilleusement par des éléments naturels (comme ici, pour finir, l'eau et l'air) ce qu'aucune parole ne pourrait dire directement à partir d'elle-même et son monde, cette très instruite et très vive poète ne voit en eux qu'un avant-dernier arrêt. Elle est déjà, ayant continué, *devant* toutes ses images. On court suivre.

"L'eau est un sac plastique de la nature empli d'harmonie rude et de fragile équilibre, pareil à un visage humain recyclé depuis la nuit des temps et doté d'une justesse et d'une perfection indépendantes de son apparence" (p. 42)

"On se croit intelligent, et pourtant on doit tout à l'air, cette chose invisible et impalpable sans odeur et sans goût qui se répand à travers le bleu de l'œil céleste comme une sorte d'immémorial internet du monde" (p. 32)

Vraiment, le mystère de cette écriture a un bel avenir :

*"L'Hydre lasse repose ses têtes.
Elle les repose longuement.
S'apaisent les spasmes dans la main du poète.
L'épouvante, et l'orgueil par elle nourri,
hantent encore le fleuve calomnié"* (p. 40)

Marc Wetzel

Silvia Majerska, *Matin sur le soleil*, Le Cadran ligné, septembre 2020, 48 pages, 12€